

Michel Ouellette, *French Town*, pièce présentée par le Théâtre du Nouvel-Ontario en coproduction avec le Théâtre français du Centre national des Arts, du 24 mars au 3 avril 1993, à Sudbury

Bonfield Marcoux

Numéro 72, mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42913ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marcoux, B. (1993). Compte rendu de [Michel Ouellette, *French Town*, pièce présentée par le Théâtre du Nouvel-Ontario en coproduction avec le Théâtre français du Centre national des Arts, du 24 mars au 3 avril 1993, à Sudbury]. *Liaison*, (72), 37–37.

Michel Ouellette, **French Town**, pièce présentée par le Théâtre du Nouvel-Ontario en coproduction avec le Théâtre français du Centre national des Arts, du 24 mars au 3 avril 1993, à Sudbury.

«... et comme Ouellette a laissé beaucoup de liberté aux comédiens et à la metteure en scène... si Ouellette a écrit le texte, Sylvie Dufour et son équipe sont en train d'écrire le show».

(extrait du communiqué de presse)

Eh ! bien oui, Sylvie Dufour a écrit le show et fait encore la preuve que le premier talent du metteur en scène est de savoir bien s'entourer.

La scénographie de Jean Bard est minimaliste, clinique dans la rigueur de ses formes, soulignée par des éclairages efficaces qui suggèrent l'atmosphère raréfiée des tragédies classiques. On s'attend à planer haut, à des lieues du drame réaliste, voire misérabiliste. Et pourtant, malgré la musique originale de Dominique Saint-Pierre toute aussi expressive (sans distraire pour autant) que dans *Lavalléeville*, le drame ne lève pas.

Lyyette Goyette, dans le rôle de la mère, nous rive, d'entrée de jeu, lorsqu'elle nous raconte *French Town*, son mari, ses enfants. Elle est juste, chaleureuse. Nous pénétrons avec plaisir son univers alors qu'on entend le clapotis de la laveuse, qui trône sur la véranda, symbole de la dignité du pauvre.

Ses enfants, elle nous les présente et chacun y va de quelques répliques pour situer l'ampleur de son drame intérieur.

D'abord un fils aîné, Pierre-Paul, fonctionnaire de son état, qui aura cherché le salut dans le parler pointu et qui délire sur un passé indélébile comme *Lady Macbeth* sur ses taches. Il en mourra, le pauvre, suicidé comme son père Bobotte qu'il voulait tant oublier.

Puis Sophie / Cindy, une Antigone du Nord, en révolte contre tout, qui rejette son sexe, son nom, son passé, son avenir, boit du whisky à longueur de jour et fait l'inventaire de la sacristie aussitôt qu'elle ouvre la bouche.

Quant à Martin, qui lit religieusement des livres de recettes, sa mère dit de lui que c'est un bon p'tit gars ! Cindy trouve que c'est une moumoune comme Pierre-Paul ! Après quelques essais inconfortables à Ottawa et à Toronto, il reviendra à *French Town*, pour devenir syndi-

caliste et défendre avec acharnement son droit au taudis hérité.

Les personnages s'annoncent captivants. Ils ont l'ampleur des personnages dostoïevskiens. On sent leur isolement physique et intérieur. Les premières scènes nous situent dans l'antichambre des grands drames russes... On y restera. Car l'action dramatique se fait attendre, se décline vite et sombre dans des narrations interminables. Les personnages n'échangent entre eux que rarement et, sans but, sans substance, nous livrant que leur incapacité à communiquer.

L'action fait des bonds dans le temps, dans l'espace. Chacun fera des prises de conscience qui accélèrent son destin sans révéler les moments charnières qui nous permettraient de comprendre leur complexité.

On se découvre en train de combler les scènes manquantes du drame, par des explications hâtives qui pour éclairantes qu'elles soient, nous éloignent du spectacle. L'action n'est plus sur scène mais dans nos têtes. On en ressort ni plus émus par les personnages, ni plus instruits sur une page d'histoire qui eut pu nous interpeler vivement sur le courage de ces ancêtres, ou même leur désespoir.

J'aurais tant souhaité que le Théâtre du Nouvel-Ontario engage cette décennie avec un succès éclatant. On assiste plutôt à une production de haute tenue, fidèle à la tradition de cette compagnie, mais au service d'une oeuvre résolument mineure.

Ce qui invite à réfléchir sur le programme «dramaturge en résidence». Comment en justifier la pertinence si la troupe, elle, n'est pas en résidence (durable ou prolongée), privant ainsi l'auteur du précieux privilège d'éprouver, vérifier, corriger le travail accompli, aidé des interprètes ?

Si les programmes n'adhèrent pas jusqu'à terme à la logique qui les fonde, on peut s'attendre à d'autres déceptions.

BONFIELD MARCOUX

